

DOUZE

COUVERTURE

Conception graphique : Ann-Sophie Caouette

Crédits photo : texture : Shutterstock / Rukshi134 ; photo : Shutterstock /
Casso_cz

INTÉRIEUR

Révision : Roxane Jérôme

Correction : Marie Merveilleux

Mise en pages : Michel Fleury

Déclinaisons numériques : Karine Chevrier Graphiste

© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2026

Tous droits réservés

Aucune partie de cet ouvrage ne peut être utilisée pour l'entraînement, l'affinage ou l'alimentation de modèles d'intelligence artificielle, de grands modèles de langage (LLM) ou de tout système d'IA générative, sans l'autorisation expresse et écrite de l'auteur.

ISBN : 978-2-89811-494-6

ISBN (PDF) : 978-2-89811-495-3

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-496-0

Dépôt légal : 3^e trimestre 2026

Imprimé au Québec

flammarionquebec.com



Éric Furlanty

DOUZE

Roman

Flammarion >
Québec

À mon père, à mon fils et à mon mari

Faire de la chute un pas de danse

FERNANDO SABINO,
O encontro marcado, 1956

Cette nuit-là, dans le train Paris-Milan, Thomas entra dans un compartiment qu'il pensait être vide. Un homme plus âgé que lui, plus grand aussi, était assis à gauche de la porte coulissante. Il lisait un livre, une pipe à la main. Thomas prit place à l'extrême diagonale, près de la fenêtre, là où était gravé sur une plaquette de métal : « *È pericoloso sporgersi.* » « Il est dangereux de se pencher. »

— L'odeur du tabac vous dérange-t-elle ?

— Non, pas du tout. Vous allez à Milan ?

— Non, je ne vais pas à Milan.

La fumée de la cigarette que Thomas venait d'allumer monta en fines arabesques, mêlée à celle, plus opulente, de la pipe de son voisin.

— Je peux vous demander votre nom ?

— Non, je ne pense pas que vous le puissiez, lui répondit l'homme à la pipe.

Sa voix chaude et grave lui était familière, sans que Thomas comprenne pourquoi. Il se leva et,

avant d'abaisser la vitre à guillotine et de se pencher par la fenêtre, il lança, un sourire narquois aux lèvres :

— Moi, je m'appelle Thomas.

Thomas sentit l'odeur de la poudre brûlée. Sa nuque se tendit dans l'attente de l'impact de la balle qui allait lier d'un trait définitif la nuit qui montait dans son dos et le jour qui tombait à l'ouest de Saint-Janvier. La lumière d'août frisa d'or les champs de maïs, et un bruant lança son « Frédéric, Frédéric » aigrelet. La balle fracassa ses vertèbres cervicales et s'enfonça dans sa moelle épinière. Une quenouille éclata au fond du fossé.

1

J'ouvris les yeux.

Au-dessus de moi, les branches dénudées d'un arbre majestueux se détachaient à peine des nuages. Une lumière froide tombait de ce ciel laiteux. Tout semblait en noir et blanc. Je tournai la tête à gauche, à droite. Rien ni personne, ni devant ni derrière. Rien qu'une rue déserte, grise et enneigée, uniquement animée de feux de circulation qui clignotaient rouge. Au loin, quelques taxis en maraude.

Je me redressai.

J'étais flambant nu.

Étais-je en train de rêver ?

Je me relevai et m'assis sur les premières marches d'un escalier rouillé sans qu'aucune fatigue se manifeste. Mon corps n'était pas transi, mes orteils n'étaient pas bleus et mon souffle n'envoyait pas de fines volutes blanches dans l'aurore qui hésitait à poindre. La faim ne me tenaillait pas, la soif non plus et mon sexe, pendant entre mes jambes comme

sur une plage d'Acapulco, n'exprimait aucun désir. Je portai la main à ma nuque et plongeai mon index dans un petit trou béant. Les deux pieds dans une neige grise où ils ne laissaient aucune trace, je revis l'aéroport, immense et trop lumineux. Je me souvins de l'espoir, de la surprise ainsi que de la peur sourde qui m'avait ensuite tétanisé, puis électrisé lorsque j'avais aperçu cet homme plus âgé et plus grand que moi dans cet aéroport presque vide. Je me souvins d'avoir eu le regard rivé sur sa silhouette massive alors que je le talonnais à travers un vaste parking désert. Jean ? Ou était-ce Jules ? Non, c'était bien Jean, cet homme à la voix chaude et grave que j'avais suivi comme une ombre et qui, si ma mémoire ne me trahissait pas, avait logé une balle dans ma nuque. Je me souvins d'un bruant qui lançait son « Frédéric, Frédéric » au loin, de quenouilles au fond d'un fossé et d'une odeur de poudre brûlée. Je n'étais pas sûr d'être mort, mais je n'étais pas certain d'être vivant.

Sorti de nulle part, un chat frôla mes chevilles. Il les aspergea d'urine, puis me traversa comme si je n'étais qu'un lambeau de brouillard. Le matou s'éloigna, puis se retourna vers moi. Il me sembla qu'il miaula « Bonne chance, mon Thomas ! » avant de repartir d'un pas goguenard le long des congères durcies. Stupéfait, quoiqu'incapable de rester immobile, je me mis en marche. Quand

j'étais en vie, les idées, les décisions et les réponses me venaient en bougeant, et je me pris à espérer que mon corps en mouvement allume une étincelle dans mon esprit confus. En effet, le mystère de ma condition se précisa à chaque pas posé. Voyais-je bien ce soleil cireux, ces arbres endeuillés, ces façades flanquées d'escaliers de guingois ? Oui, avec de plus en plus de netteté à chaque minute qui passait. Avais-je entendu le chat me parler ? Peut-être. Le froid meurtrissait-il ma peau nue ? Absolument pas. Sentais-je mon cœur battre, le sang couler dans mes veines, mon souffle descendre et remonter dans ma poitrine, dans mon ventre ? Rien de moins sûr. Je posai mes mains sur mes chevilles souillées et les portai à mon nez, mais l'âcreté de l'urine du félin ne chatouilla pas mes narines. Je me demandai si ma peau avait gardé sa fragrance de brun mâtinée de roux. Je ne la discernai pas plus maintenant que lorsqu'un amant – ou était-ce une maîtresse ? – niché dans le creux de mon aisselle m'avait murmuré : « T'as une odeur particulière. J'aime ça. » Les autres, me verraient-ils ? Le matou m'avait traversé comme dans un film de série B. Il me semblait qu'il avait plongé son regard dans le mien, mais peut-être était-ce une illusion. Qu'en était-il des humains ?

À la longue, ce flot de questions m'accabla d'un épuisement si profond que je m'effondrai sur

l'asphalte mouillé. Je me recroquevillai, bernard-l'ermite au fond de sa coquille, vagissant comme un nouveau-né qu'aucune mère n'approcherait. Moi qui avais vécu en dilettante ne pouvais même pas mourir en paix. Malgré les apparences, le repos éternel n'était pas pour aujourd'hui, et je ne savais que faire. Si j'avais été vivant, je me serais évanoui, mais les limbes dans lesquels je semblais me trouver ne me permettaient pas l'oubli. Je m'abandonnai à cette chaussée sale, comme ces noyés qui, dans la langueur de leur trépas, voient, paraît-il, leur existence défiler. Mais je ne voyais rien. Pour l'instant, il n'y avait que ce carrefour où je me fissurais. Je me relevai, tout d'abord hésitant, spéculant sur la marche à suivre, et je me mis à tourner sur moi-même, les yeux clos. La mort ne m'effrayait pas, mais son attente me terrifiait. Je virevoltai tel un feu follet sur une tombe fraîche. Soudain, le chat de l'escalier réapparut et commença, lui aussi, à tourner à une vitesse folle, essayant en vain d'attraper sa queue, en double diabolotin de ce mort-vivant qu'il me fallait bien admettre que je fus. Tous les deux enchâssés dans cette gigue féroce, nous nous tortillâmes à la croisée des chemins, pareils à ces Alsaciens qui, en 1518, dansèrent frénétiquement dans les rues de Strasbourg pendant six semaines, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Je dansai comme on tombe, mais je n'étais pas Strasbourgeois, je n'étais pas du 16^e siècle et j'étais déjà mort. De cela, j'étais de plus en plus sûr. Je stoppai net, debout, les pieds parallèles, les hanches alignées, le ventre rentré, les reins sereins, les épaules d'équerre, la tête et le dos droits, comme si un fil de maçon me tendait de la terre jusqu'au ciel. La neige commença doucement à recouvrir les trottoirs. Le chat avait disparu sans mot dire. Soudain, une voiture déboula de nulle part et me traversa. Je sursautai et criai, mais l'engin poursuivit sa course molle. Engoncé dans un manteau d'hiver, un quidam changea de trottoir d'un pas pressé et passa à travers moi sans que je sente quoi que ce soit. Pour un peu, j'aurais trouvé le moment cocasse, mais je n'avais le cœur ni à rire ni à pleurer. Une comptine de mon enfance s'imposa alors dans mon esprit. « La meilleure façon de marcher, c'est encore la nôtre, c'est de mettre un pied d'avant l'autre et d recommencer. » Ce que je fis. Les flocons m'entouraient sans m'abriter, et j'avançai sans savoir où j'allais. Tandis que je passais devant une église orthodoxe, un chien, haut sur pattes, collier au cou mais sans laisse, arriva à ma hauteur. Il me renifla, puis, sans doute indifférent à cette énigme sans odeur, il poursuivit son chemin. Je me dis que, tant qu'à n'avoir aucun but, suivre l'animal me mènerait quelque part.

La bête était hirsute, grise et noire, et son pas était assuré. J'accordai le mien sur celui du molosse, qui, la truffe au sol, trotta sans se retourner. Il s'arrêta net et jeta un regard en arrière. Je fis de même. À travers la neige, qui avait redoublé d'intensité, la silhouette d'un homme, plus grand que moi, plus âgé aussi, s'avavançait. C'était Jean. Il me traversa sans que je le sente, puis chuta, heurtant le bitume avec un bruit sourd. Je ne tentai aucun geste pour l'aider. Il se releva soudain, son corps encore agité de tremblements, et poursuivit son chemin à pas lents. Je restai médusé.

C'était bien lui, l'homme du train de nuit Paris-Milan à qui j'en avais trop dit; celui du parc Montsouris qui avait balbutié à mon oreille «ce... ce... ça m'étonne-nerait»; celui de l'aéroport immense et trop lumineux. C'était l'ange exterminateur de Saint-Janvier dans le sillage de son chien. Le temps que je sorte de ma torpeur et me décide à les suivre, ils avaient traversé le boulevard et pénétré dans un immeuble de brique rouge. Je me précipitai dans le hall d'entrée. Jean et son molosse n'y étaient plus. Chichement éclairées d'une lumière grise tombant du plafond, des rangées de boîtes aux lettres en métal blanc s'alignaient sur la droite. J'y cherchai un indice, en vain. En face, sur un mur en stuc, un immense miroir moucheté ne me renvoya aucune image.

Je gravis les marches des escaliers quatre à quatre et arpentai les couloirs de chaque étage. Aucun son, aucune trace. En désespoir de cause, je montai jusqu'au toit. La porte extérieure s'ouvrit dans un grincement métallique sur la montagne blanchâtre, pelée et maternelle qui dominait la ville. Je m'approchai du parapet et, considérant l'abîme sous mes pieds, je me demandai si je pouvais voler. J'hésitai un court instant entre l'envie de sauter dans le vide et la crainte de ne pas savoir si j'allais m'élever ou m'écraser sur le sol de cette cour intérieure sur laquelle donnaient les fenêtres de la bâtisse où Jean était entré. Je les balayai du regard et m'arrêtai sur l'une d'elles, juste en face de moi, au dernier étage. Je frémis violemment en découvrant Jean, qui, dans l'intimité de sa chambre, ignorait s'offrir à ma vue. Je fis un pas vers la corniche, imaginant les bourrasques neigeuses m'envelopper dans un linceul brumeux, puis me soulever comme des cendres jusqu'aux cieux. Je ne tentai ni la chance ni le diable et restai en équilibre sur le métal gelé. Un pigeon, les plumes gonflées par le froid, picorait nerveusement un grain de maïs ramolli là où mon pied aurait été si j'avais été vivant. J'ébauchai ce sourire dont les autres m'avaient dit qu'il ressemblait à celui du sphinx. Je reportai mon regard vers la fenêtre de la chambre où Jean déambulait, les poings serrés, aussi nu que je l'étais sur mon perchoir de fortune.

À peine réveillé ce matin-là, Jean fixa le plafond qui, après toutes ces années, lui semblait toujours trop bas pour les dimensions de la pièce et qui lui donnait l'impression de dormir au fond d'une de ces boîtes de carton dans lesquelles accouchent parfois les chattes, couvant, de leurs yeux mi-clos, leur portée vagissante, et ramenant d'un coup de patte sur une vieille couverture imprégnée d'odeurs familières un chaton intrépide et pataud qui tente de découvrir ce qu'il y a au-delà de la chaleur du cocon, museau en l'air, miaulements silencieux et coussinets glissant sur la paroi. Mais Jean n'avait rien d'un chaton.

Vingt ans auparavant, il avait trouvé dans cet appartement son aire et son repaire. Le silence absolu des lieux, les fenêtres donnant sur la croix de la montagne, l'agencement concentrique des pièces – salon et chambre de taille respectable, cuisine et salle de bain modestes – lui avaient procuré une illusion de sécurité qui lui suffisait. Seuls ses plafonds le troublaient encore. On se fait à tout, s'était-il dit, aux plafonds trop bas comme aux angoisses nocturnes, aux regrets et aux remords. Il avait connu les unes et les autres, mais, maintenant qu'il avait plus de passé que d'avenir, il espérait avoir fait la paix avec les démons qui, depuis l'enfance, l'accompagnaient telles des sentinelles.

La veille, les clameurs marquant le passage d'un millénaire à l'autre n'avaient pas ébranlé son sommeil. Il n'attendait rien de ce 21^e siècle qu'il entrevoyait, pour le meilleur et pour le pire, semblable aux précédents. Dans les semaines débouchant sur la date fatidique, la folie collective qui s'était emparée de ses contemporains l'avait laissé indifférent. Pourtant, dans la soirée, il avait sorti son calepin noir du petit coffre-fort et, moins calme qu'il n'aurait cru l'être, il avait annoté nerveusement les pages couvertes de dates, de chiffres et de mots tous plus sibyllins les uns que les autres, hiéroglyphes que lui seul comprenait. Tout compte fait, le « bogue de l'an 2000 » l'avait peut-être contaminé plus qu'il ne l'aurait imaginé. À moins que ça ne fût le souvenir de sa mère, qui, quelques mois auparavant, s'était éteinte comme un cierge à bout de mèche. Ou bien celui de Thomas... Jean s'était couché avant minuit et avait rêvé du Château Frontenac se détachant sur un ciel lugubre, des mains du frère M. sur ses cuisses, des *Noces de Cana* écrasant une Mona Lisa qui ne disait rien mais n'en pensait pas moins, d'une femme en flammes, de lanternes de train qui dansaient sur les murs d'un tunnel et de quenouilles ensanglantées au fond d'un fossé boueux. À son réveil, ces visions disparates s'étaient estompées dans la première aube du millénaire.

Jean se redressa et s'assit au bord du lit, aussitôt salué par Le Chien. Vers la fin de l'été, peu de temps après la mort de sa mère, il avait recueilli ce cabot égaré, sans race, sans âge et sans voix. Il ne savait pas s'il était muet à la suite d'une malformation congénitale ou de la cruauté d'un docteur Moreau contemporain, mais son mutisme et son air revêché s'accordaient à ceux de Jean. Il s'était d'emblée pris d'affection pour ce cerbère qui, chaque matin, l'accueillait avec la promesse d'un amour absolu, puis qui l'obligeait à sortir, beau temps, mauvais temps, sans qu'il rechigne. Il avait été étonné du naturel avec lequel il s'était glissé dans la peau d'un maître de chien, lui qui ne s'était jamais occupé de personne. Ses journées étaient balisées par leurs balades quotidiennes, l'heure de la pâtée et quelques plages de caresses que Le Chien quémandait des yeux. Si, le jour, Jean parvenait à repousser les spectres, son sommeil était agité de rêves dantesques, peuplés de morts fichées dans sa mémoire comme des blessures avec lesquelles il avait appris à vivre de l'aurore au crépuscule. Mais il suffisait qu'il ait entrevu une silhouette, un profil, un regard au détour d'une rue pour que, la nuit venue, surgisse la silhouette, le profil, le regard d'un homme ou d'une femme qu'il avait envoyé à trépas. Il n'avait jamais été sujet aux états d'âme quand il exerçait son métier, mais il avait suffi qu'il tue sans qu'on lui ait demandé de le faire, à Saint-Janvier,

quelques mois auparavant, pour que les fantômes du passé se mettent à le hanter.

S'il dormait plus qu'autrefois, multipliant les siestes qui compensaient les nuits houleuses, il avait toujours le sommeil léger. La solitude dans laquelle il avait vécu sa vie durant avait laissé son lot de manies : aller se coucher avec un verre d'eau sur la table de chevet pour satisfaire d'éventuelles pépies nocturnes ou l'avertir d'un improbable tremblement de terre ; poser une éponge ronde à côté d'une autre, carrée, au coin droit de l'évier ; sortir de chez lui du pied gauche. Les tueurs à gages sont, paraît-il, aussi superstitieux que les comédiens, mais Jean ne pouvait l'affirmer, n'ayant fréquenté ni l'un ni l'autre de près ou de loin.

Une fois que Jean se mit debout, sa chambre retrouva un semblant d'équilibre. Le Chien sur les talons, Jean se dirigea vers la salle de bain. Il s'attarda sous le jet puissant de la douche, laissant couler l'eau bouillante sur sa peau tavelée. Habillé de pied en cap, il donnait encore le change, mais, nue et moite, la silhouette floue que lui renvoyait l'unique miroir de son appartement ne trompait personne. Malgré son accident en Espagne, plus d'un quart de siècle auparavant, il avait toujours de belles mains, fortes et fines, brûlées mais épargnées par l'arthrite. Les lignes qui s'y étaient creusées avaient disparu,

ne laissant nulle trace de ce qu'elles avaient tenu, frappé, caressé. Pourtant, le petit renflement qu'il avait au creux de la paume à force de serrer une arme à l'instant décisif était là, dernier vestige de sa vie active.

Il s'habilla tandis que Le Chien l'attendait, puis brossa les épaulettes de son veston en velours côtelé sur lequel une mouche musardait. Elle se posa sur le mannequin de tailleur qui trônait au pied du lit. Jean pensa l'écraser, mais il se ravisa et enfila ses gants en peau de chevreau. Son feutre vissé sur la tête, il prit la laisse et un sac à crottes, les mit dans sa poche et suivit son chien, qui lui montrait le chemin. Il sortit de chez lui du pied gauche et, comme chaque matin et chaque soir, il se demanda lequel des deux promenait l'autre. En ce premier samedi d'un millénaire qui serait arrivé sans qu'on l'annonce, ses souliers neufs lui imposèrent un pas plus lent qu'à l'accoutumée le long du boulevard enneigé. Depuis l'adolescence, il aimait sentir ses pieds enserrés, pareils à ceux des fillettes chinoises d'autrefois. Il était conscient que cet entêtement à les corseter avait des allures de pénitence, un reliquat tenace de ses années chez les Frères, mais le soulagement qu'il éprouvait quand il se déchaussait était suffisant pour qu'il sacrifie son confort à cette coquetterie assumée.

Alors que Le Chien déchiffrait les environs, la truffe au sol, Jean s'arrêta et leva les yeux vers l'église orthodoxe russe qui trônait, placide, en face de chez lui. Il songea qu'il faudrait bien qu'il s'y rende à nouveau pour y revoir les icônes qui l'avaient tant séduit quand il avait découvert le quartier, mais pas maintenant, pas aujourd'hui. Le Chien redressa la tête, se retourna vers lui comme pour dire : « C'est bon ? On y va ? » Jean lui emboîta le pas avec un peu trop d'allant, se dira-t-il par la suite, et tomba de tout son long sur le sol durci. Il se releva avec une vitesse surprenante, l'échine parcourue de légers tremblements. Ceux-ci n'étaient dus ni au froid ni au choc de sa chute. Il le savait. Ça se rapprochait de cet état de concentration extrême dans lequel il plongeait juste avant de tuer, immobile mais le corps traversé d'une adrénaline qu'il n'avait connue que dans ces circonstances. Jean intima au Chien l'ordre de rentrer, et ses tressaillements s'évanouirent peu à peu au fil de ses enjambées plus précautionneuses qu'à l'aller.

Une fois chez lui, Jean resta un bon moment dans l'entrée, devant Le Chien qui l'interrogeait du regard. « Je ne serais pas tombé si je n'avais pas mis ces souliers neufs. Quelle idée en cette saison ! » se dit-il en suspendant son long manteau gris et en se déchaussant, heureux d'avoir les pieds libérés. Il servit la pâtée à son chien et réalisa que le bras avec

lequel il avait stoppé sa chute l'élançait douloureusement. Il se déshabilla, enfila sa robe de chambre et se demanda où il avait bien pu ranger son pot de Tiger Balm. Il le trouva au fond d'un tiroir du grand bahut, posé sur une feuille de papier noircie de son écriture oblique. Il chaussa ses lunettes et, sans réfléchir, il lut les premières lignes. Ses muscles endoloris se contractèrent aussitôt. « Aimer un être, c'est lui dire : tu ne mourras pas », avait-il noté Dieu sait quand. Cette phrase se planta dans sa chair telle une flèche, et le commentaire griffonné dans la marge – « Le contraire est-il tout aussi vrai ? » –, encore plus profondément. Il trembla à nouveau, de façon plus épidermique, et s'accouda sur le buffet pour reprendre son souffle. Il massa son bras, puis son épaule avec l'onguent asiatique, et la chaleur espérée calma son membre meurtri. Puis il chiffonna la feuille d'un geste rageur et la jeta au loin. Grand lecteur depuis l'enfance, Jean entretenait une relation ambiguë avec l'écriture, un « péché d'orgueil », comme le lui avaient seriné les frères qui l'avaient formé. Dans sa jeunesse, après l'internement de sa mère à Saint-Michel-Archange et la mutation de son père à Paris, Jean avait été séduit par la Ville lumière. Il avait secrètement envisagé d'y rester et de devenir écrivain. Il avait réalisé assez vite qu'il ne s'agissait que d'un fantasme adolescent, et son métier de spadassin avait définitivement tué dans l'œuf sa vocation précoce. Pourtant, à quelques

reprises après la mort de Rose, suite de la débâcle catalane, et depuis l'automne dernier, il s'était remis à l'écriture presque malgré lui. Il ramassa le papier chiffonné, le lissa du plat de la main, le replia en quatre et le redéposa au fond du tiroir.

Ébranlé par sa chute et cette phrase revolver d'un auteur dont il avait oublié le nom, Jean se réfugia dans la salle de bain et, plus par besoin de s'astreindre à une tâche triviale que par réel souci d'hygiène, il ouvrit les pans de son peignoir et commença à tailler méticuleusement avec de petits ciseaux les quelques poils pubiens qu'il lui restait. Ses mains cessèrent de trembler. Sa robe de chambre entravant ses gestes, il la laissa tomber sur les tuiles de céramique et poursuivit sa besogne. Entre ses cuisses blanches, son sexe lourd ressemblait à un mollusque mariné. Il revint brusquement dans sa chambre et, face à la fenêtre sur laquelle s'écrasaient des flocons brouillons, il leva les yeux vers la croix de la montagne et, les poings serrés jusqu'au sang, il hurla pour sa mère, pour son père, pour Rose, pour Thomas, pour tous ceux et celles qu'ils avaient peut-être aimés sans le leur dire. À la porte, Le Chien fixait son maître en se demandant ce qu'il se passait.

* * *

Jean se tenait face à la fenêtre, aussi nu que moi, criant comme un enfant prisonnier d'un cauchemar. Je fus ému au plus haut point par ce vieil homme démuné et rageur. La détresse de celui qui m'avait mis à nu et à mort m'apparut si proche de la mienne que j'oscillai sur mon perchoir de zinc. Je levai mes bras en croix et hurlai de concert avec Jean sans que personne ne puisse nous entendre. Puis, pris d'un élan qui ne me ressemblait pas, je me penchai vers l'abysse, là où les 100,8 milliards de mes semblables morts depuis l'aube de l'humanité dansaient.

Je tombai.